

RECUEIL DE NOUVELLES



CONCOURS 2018

La remise du prix du Concours de la nouvelle 2018 a eu lieu au CDI le 31 mai 2018.

Merci à tous les élèves et professeurs de Lettres des classes de Seconde 1 (Mme Guilhem), Seconde 9 (Mme Gelly), Seconde 10 (Mme Gelin), Seconde 13 (Mme Douence), Seconde 14 (Mme Mirail), Seconde 15 (Mme Montigny) et aux trois élèves allophones accompagnés par Mme Calleda.

PALMARÈS 2018

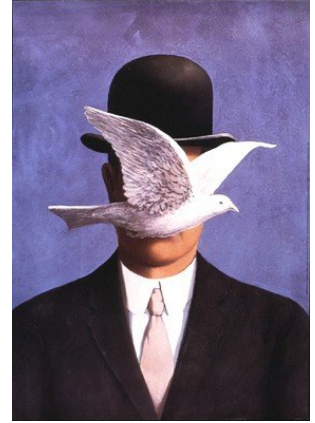
Titre	Noms	Classe et Professeur
Premier Prix « Tu m'inspires... »	Elia Villechenoux et Amina Khalfi	2GT13 Mme Douence
Second prix « Réalité mensongère »	Coralie Gaubert	2GT15 Mme Montigny
Second Prix ex aequo « Wrap-Poulet (Nemo) »	Lea Perrodo et Hugo Bleuze	2GT01 Mme Guilhem
Troisième prix « Une imagination débordante »	Menda Musaraj	2GT02 élève allophone avec Mme Calleda
Quatrième Prix « L'affaire Blossom »	Lisa Lerebourg et Victoria Fauvel	2GT09 Mme Gelly
Prix Spécial Jury pour les élèves allophones		
Une histoire qui finit bien	Iurie Butuc	2GT02 Mme Calleda
Des alpinistes trop téméraires	Qadri Mojeebullah	2GT08 Mme Calleda

Les lauréats ont reçu des « cartes cadeaux » et des places de cinéma offertes par le lycée et les fédérations de parents d'élèves.

Nous remercions les membres du jury pour leur implication et nous félicitons l'ensemble des élèves participants pour leur imagination et leur créativité.

A l'année prochaine !

RAPPEL DU RÈGLEMENT



- A partir d'une de ces trois images, imaginez une nouvelle réaliste, fantastique ou policière. Votre création sera jugée sur son originalité et la qualité de sa rédaction.
- Vous pouvez rédiger votre nouvelle individuellement ou par groupe de deux.
- Vous choisirez le registre (comique, pathétique, dramatique...) mais la scène de l'image choisie devra obligatoirement être évoquée dans votre nouvelle.
- Vous respecterez les critères de présentation suivants : 1,5 pages minimum et 2 pages maximum imprimées format A4, avec interligne simple, taille de caractères 12, police « Comic Sans MS », titre obligatoire.
- Les modalités de restitution vous seront expliquées par vos professeurs respectifs.
- Un jury composé de personnels administratifs et de la Vie scolaire, d'enseignants et d'élèves volontaires, lira les deux meilleures nouvelles choisies par les enseignants de chaque classe. La remise des prix aura lieu au cours de l'année scolaire.

Premier Prix : **Tu m'inspires...**



Le jour où j'ai tout perdu, je me retrouvais seule dans ce café de Times Square. En sortant de chez Martin, il fallait que je marche, que je respire et puis le froid de novembre m'avait rattrapée et poussée ici. Un café me réchaufferait... A cette heure-ci, l'endroit était encore vide.

J'aimais la danse depuis toujours. A six ans, mes parents m'avaient inscrite au cours classique de Mme Jean, l'école la plus réputée de ma ville, Brest. Ce fut une révélation. Trois ans plus tard, j'enfilai mes premières pointes et présentai mon premier spectacle. De gala en gala, ma passion devenait de plus en plus dévorante. J'étais heureuse, j'oubliais mes complexes, moi la brune maigrichonne qui avait toujours été introvertie et transparente aux yeux des autres. J'enchaînais les répétitions et les spectacles, je travaillais dur. J'avais du talent et je faisais la joie de toute ma famille. C'était décidé, quand je serai grande je serai danseuse...

L'entrée au lycée fut pour moi à la fois un déchirement et un bonheur absolu. Admise à l'opéra de Paris, je quittai ma région et mes proches pour rejoindre la capitale. Je logeais dans une chambre minuscule, me nourrissais peu, mais je dansais, dansais, dansais ! Mes journées étaient rythmées par les études la journée, puis les entraînements et les répétitions le soir souvent jusque tard dans la nuit. La fatigue et la douleur alimentaient mon quotidien, je travaillais sans relâche. J'avais trouvé ma raison de vivre, ma vie prenait tout son sens, j'étais née pour la danse et la danse avait été créée pour moi.

Et j'étais douée... mes efforts furent récompensés le jour où je décrochai ma place dans la compagnie la plus convoitée de New York. Le tournant de ma vie...

Très vite, je m'installai et commençai à gagner ma vie. Et puis un soir, je rencontrai celui qui allait me transporter encore plus haut. Martin. Grand, brun, séduisant sans en avoir pleinement conscience, gentil surtout. En tout cas au début. Après les représentations, notre troupe avait l'habitude d'aller boire un verre dans le bar du coin, histoire de faire redescendre la pression et prolonger un peu plus ce bonheur d'être ensemble. Martin était le frère d'un de mes amis danseur, c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés. Ce soir-là, je n'arrivais pas à me détacher de son regard ténébreux et profond. Plus tard, il m'avoua qu'il avait eu du mal à soutenir mon regard insistant. Nous ne nous sommes plus quittés. Lui chez moi, moi chez lui. La passion. Il était artiste peintre, un peu torturé, beaucoup parfois. J'étais devenue sa muse. Chaque soir de représentation, il m'accompagnait et s'agenouillait dans les coulisses d'où il suivait le spectacle. Une fois ou deux, j'avais ressenti quelque chose d'étrange dans son regard. Y avais-je décelé de la haine ? De la jalousie ? De la lassitude ? « Tu m'inspires ! » me répétait-il. Nous poursuivions ensuite la soirée avec la troupe, puis à deux. Il était devenu l'ami de tous, celui que tout le monde apprécie. Le prince charmant et le gendre idéal.

Cela aurait dû continuer ainsi...mais Martin devenait manipulateur, se montrant tantôt froid et distant, tantôt amoureux et attentionné. La sérénité s'éloignait chaque jour. Un matin je me réveillai profondément malheureuse. J'étais en train de le perdre, il s'éloignait. Mais pourquoi ? « Tout va bien ! » me lançait-il, d'un air peu convaincant. Peu à peu je perdis l'envie. D'abord l'envie de me lever, puis l'envie de manger, celle de voir mes amis, et certains soirs l'envie de monter sur scène. Ma joie de vivre disparaissait, je ne savais plus rire. Une danseuse transmet ses émotions à son public, moi je ne transmettais plus rien, rien que du néant. L'issue était fatale. Je n'y étais plus. Après plusieurs avertissements, je fus officiellement convoquée par le directeur de la compagnie qui me congédia sur le champ.

Le trou noir, comment avais-je pu en arriver là, moi qui ne vivait que pour la danse ? Choquée, perdue, j'errais quelques heures dans les rues puis m'arrêtai brusquement. On était le 12 novembre, deux ans jour pour jour après notre première rencontre. En levant les yeux, je m'aperçus que mon inconscient m'avait accompagnée devant l'immeuble de Martin. J'avais la clé, je décidai de monter doucement, très doucement. Je me sentais lasse. Martin était sorti, je m'assis sur son lit. Je découvris la vétusté de la pièce, je ne l'avais jamais remarquée auparavant. Seuls un lit, une table et une kitchenette meublaient l'endroit. Et bien sûr des toiles, un chevalet, de la peinture et des pinceaux. Sur la table, les restes du repas de Martin, du pain, un verre et un

couteau. Sur ma droite, un tableau attira mon attention, il n'était pas là lors de ma dernière visite. En analysant la peinture, je remarquai que la femme représentée n'était pas moi. J'observai les autres toiles de la pièce et me réalisai que je ne figurais que sur un seul tableau. Où Martin avait-il mis les autres ? Je compris que je n'étais pas la seule muse de sa vie.

J'entendis les pas de Martin dans l'escalier. Il devait être près de 19 heures, la nuit tombait...

Assise dans ce café, je commençais à me réchauffer grâce à la tarte Tatin tiède et au café bien chaud que j'avais commandés. Je me sentais étrangement calme et détendue. J'entrouvris mon manteau et ôtai un gant. Pas l'autre... il cachait une tâche de sang.

Elia Villechenoux et Amina Khalfi
Seconde 13
Classe de Mme Douence

Second Prix : **Réalité mensongère**



Ce soir des âmes ont rejoint le ciel nocturne. Leurs cendres, maintenant, reposent dans des urnes. Les étoiles sont les gardiens de l'âme de chacun. Les nuages les protègent, leur servent de siège, pour que ces esprits libérés, continuent de voir les êtres aimés.

On se plaît à croire que l'aube et le crépuscule continueront leur ballet inlassablement. Couleur de glace ou de flamme, peu importe tant que ce spectacle continue éternellement. Pas de message de la Faucheuse pour nous prévenir, qu'aujourd'hui était le dernier à venir. Plus de lendemain, c'est la fin de notre destin. Notre existence était éphémère, futile, j'ai comme un goût amer pour cette fausse idylle. On se prend pour les rois du monde, quand on est simple vagabond. On défie le diable pour avoir des souvenirs inoubliables.

Seul survivant de cet accident, j'y pense tout le temps. Je nous revois en haut de cette falaise, lorsqu'un de mes amis a eu un malaise. Quand il s'est évanoui, une chute a mis fin à leurs vies. Par quel miracle suis-je encore là ? Je n'en reviens toujours pas. Alors que j'étais en train de tomber, j'ai senti la mort arriver ; elle venait récupérer le dû dont elle avait toujours voulu. Le vent me glaçait de l'intérieur, les secondes semblaient des heures. Mon esprit se détachait de mon corps, j'étais spectateur de ma propre mort. La roche et la neige scintillaient, de ma peau leurs éclats tranchaient. Mortelle beauté, j'en étais subjugué.

Désormais je me réveillais chaque matin dans l'horreur, et me revenait par flash mon plus grand malheur. Perdu entre rêve et réalité, j'arpentais des chemins risqués. Le soir tombant était annonciateur de tourments. Je tentais de me changer les idées en me créant des projets. Des lignes noires sur blanc, pour chasser ce chagrin trop grand. Toute distraction était bienvenue, pour que je ne sois plus abattu. Mes amis et ma famille tentaient l'impossible, pour que de mes cauchemars, je ne sois plus la cible. Tout était prétexte à me défouler, pour profiter des jours qui m'étaient comptés. J'ignorais que je marchais sur un fil, qu'il était si fragile. Je n'avais fait que retarder l'inévitable, ma position devenait instable.

J'étais tellement traumatisé, je n'avais rien vu arriver. Tout était confus, chaque jour mon cœur était battu. Nous étions en première page du journal, le voir était comme un coup brutal. Tout le temps on me présentait des condoléances, on disait que j'avais eu de la chance. Je les avais crus, si seulement j'avais su. Je m'étais voilé la face, maintenant elle se casse. Des années sont passées, ça y est tout est terminé. Je n'ai pas su me reconstruire, cette peur enfouie n'a fait que me détruire. Faire semblant de tourner la page était chose vaine, car j'ai fini par me trancher les veines.

Coralie Gaubert
Seconde 15
Classe de Mme Montigny

Second Prix ex aequo : **Wrap-Poulet (Nemo)**



Fatigué, courbaturé, éprouvé. Sans m'en rendre compte, je viens de finir mon 77ème wrap-poulet de la soirée. Les clients affluent dans le restaurant tels des milliers de poissons aux couleurs chaudes et exotiques. Némó s'approche de moi avec sa couleur orange éclatante, et ses rayures blanches intemporelles.

-Chef ! Il est où, mon wrap ?

Me sortant brusquement de l'eau, je remonte à la surface, près du bruit assommant des clients qui râlent, d'un va et vient perpétuel et agaçant.

-Ouais, ouais j'arrive, dis-je à l'homme que j'avais pris plus tôt pour Némó.

-Mais je t'ai pas demandé toi, j'ai demandé mon wrap !

Toute cette violente me trempe le visage, mais c'est habituel ici. Je lui tends alors avec nonchalance le 78ème wrap. Tiens, déjà 78 ? On approche de la moyenne, qui est de 130 wraps par nuit. Aussi, aujourd'hui, c'est un samedi soir, et les clients ne manquent pas. C'est pourquoi je m'autorise à me perdre dans mes pensées, tout en travaillant, tout en m'épuisant.

La lumière blanche des lampes frappe le comptoir rouge, écaillé par le temps et les habitués de ce lieu. Les carreaux du carrelage, usés sous le poids de nombreux visiteurs, brillent quand même sous cette même lumière, d'un blanc qu'on pourrait sûrement qualifier de parfait. Un blanc, qui, pour moi, ressemble à de la neige. Une image m'arrive soudain en tête : la Finlande, pays scandinave où tout rêve peut prendre vie, comme le merveilleux mythe du Père Noël, logé dans les esprits innocents de nombreux enfants. Un frisson d'émerveillement me prend, et d'un coup, c'est comme si j'avais froid, c'est comme si des millions de flocons tourbillonnaient autour de moi, tels des milliers de colombes. Hop, une vient de me passer devant, ses ailes

lourdes et légères à la fois, survolent les pavés blancs du trottoir. Mon regard se perd dans son plumage immaculé. Elle ressemble à mon rêve, d'aller plus haut, d'aller plus loin, de voyager. Elle symbolise tout bonnement la liberté.

Un contact sur mon épaule, sûrement une colombe qui vient de me frôler. Avec un sourire, je tourne la tête. Cheveux bouclés foncés, peau chocolat, dents droites et éclatantes. Ce n'est pas une colombe, c'est Heyna, la souriante et patiente serveuse du restaurant. Elle fait mine de parler dans un talkie-walkie :

-Heyna à Martin, Martin à Heyna, vous me recevez ?

Je souris et réponds, dans mon soit disant talkie-walkie :

-5 sur 5 chère Heyna.

Elle rigole, puis s'approche de moi et pose sa main sur la mienne, toute farineuse. Elle se met à chuchoter, comme si elle me révélait un des dossiers classés « confidentiels » du FBI :

-On ira en Finlande, mais finis moi d'abord ce wrap, veux-tu ?

Elle me lance un petit hochement de tête, fait un demi-cercle sur elle-même, et se dirige vers un client qui semble énervé, un bloc note jauni par la fumée de la cuisine à la main. J'avoue que je ne comprends pas tout de suite. Était-elle là elle aussi ? Sous la neige ?

Profitant d'une absence inattendue de client, je m'autorise à mettre de l'ordre dans cette escapade finlandaise. Je scrute chaque détail, en les analysant, pour la voir, elle. C'est alors que, dans un décor éblouissant, j'aperçois une silhouette. Féminine. Oh, je ne l'avais pas vue. Elle se retourne, on dirait que c'est au ralenti, comme dans un film. Un instant de surprise passe dans son regard, suivi d'un des sourires dont elle a le secret. Elle se met à rire, me fait un petit signe affectif de la main. J'aimerais aller la voir, la rejoindre, mais je suis comme retenu, immobile dans cette neige à l'aspect naïf. Soudain, j'aperçois sur la gauche d'Heyna, loin, très loin, un homme grand, dans un accoutrement des plus inappropriés au climat finlandais. Veste noire, pantalon noir, et même, chapeau melon noir. Une colombe passe alors devant son visage, et c'est comme un arrêt sur image. En effet, Heyna a arrêté de bouger, et les ailes nacrées de la colombe restent suspendues dans les airs, créant un tableau surprenant.

Je me retrouve momentanément dans la cuisine du fast-food où je travaille, conscient que je ne rêve pas. Je jette un coup d'oeil vers Heyna. Elle est de dos, puis se retourne, un sourire ancré sur ses belles lèvres, et me fait un signe affectif de la main. Je tremble. J'ai chaud. Mon crâne me brûle, le sol devient mouvant et mes pieds

s'y enfoncent. Il bouge sous mon poids. Des dizaines de vagues le font vrombir, les carreaux ondulent, sans se briser, et je suis contraint de me tenir au comptoir. La douleur de mon front s'est propagée et attaque maintenant chaque partie de mon corps, endolori. On me mord, on me brise, on me déchire. Et je me rappelle : Heyna, la Finlande, la colombe, l'homme, Némó, mon travail, le 78ème Wrap de la soirée, mon salaire, qui me permet à peine de vivre, mes quatre heures de sommeil par nuit, depuis 7 ans maintenant. Je dois sortir, il me faut de l'air, je crame, j'étouffe. Je bouscule les clients agglutinés sur le comptoir ainsi qu'à l'entrée. Je parviens, dans une course contre le temps, à sortir. Je respire, j'essaye, je suffoque, et puis... Je vais passer toute ma vie ici pour survivre, me dit-je. Je n'ose plus rien faire, mes poumons se taisent, comme un enfant opprimé qui n'ose chuchoter, je suis horrifié. Ne suis-je qu'un pantin ? Fait pour ne rien faire, prisonnier de ma pauvreté ? « On ira en Finlande, mais finis moi d'abord ce wrap, veux-tu ? » Comment as-t-elle pu savoir ? Une main se pose sur mon épaule, je me tourne doucement, c'est elle. Elle me regarde, me fixe, ses yeux marrons, profonds, d'une humeur magnifique se plongent dans les miens. Je ne comprends plus rien, elle m'embrasse, je m'embrasse, et tout éclate autour de moi, en de milliards de nuances de couleurs, que je n'avais encore jamais perçus. C'est donc ça la vie ? Ces couleurs, ces yeux, cette chaleur, différente de celle du four fumant du fast-food. C'est une chaleur intérieure, calme, rassurante, qui m'emplis et me repose, comme un sommeil doré que je n'ai que rarement pu avoir.

-Tu vagabondes toujours dans tes étoiles ? me dit-elle, un sourire plaisant accroché aux lèvres.

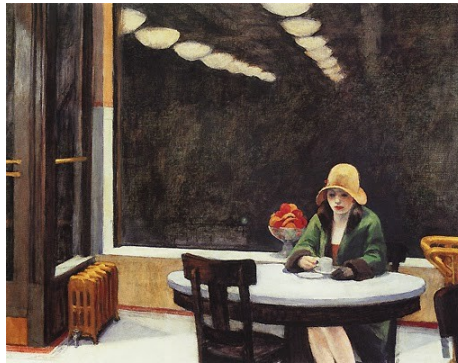
Le vagabond des étoiles. C'est le surnom qu'elle me donne, depuis le premier jour. Je suis toujours perdu dans mes pensées, j'ai besoin de m'abandonner, d'arrêter de penser un instant.

Et Heyna l'a tout de suite intégré, une confiance mutuelle s'est installée. Et maintenant, elle est là, avec moi. Elle participe à mes escapades dans des pays étrangers, s'émerveille devant la beauté des bâtiments aux nuances d'évasion, et s'intéresse à l'histoire lourde des villes.

Heyna, c'est un peu ma colombe aux ailes nacrées, aux ailes rosées, aux ailes qui se perdent dans mes pensées. Heyna symbolise tout bonnement ma liberté.

Léa Perrodo et Hugo Bleuze
Seconde 01
Classe de Mme Guilhem

Troisième Prix : Une imagination débordante



Ce soir-là, je n'avais pas envie de rester seule dans ma petite chambre d'étudiante et j'ai décidé d'aller passer un moment dans le petit café du coin de la rue. Malheureusement, il était fermé. Je n'avais plus qu'une solution: aller au tout nouveau « automate » qui venait d'ouvrir ! Je n'avais pas vraiment envie de pénétrer dans un lieu si peu accueillant. En plus, j'en avais assez du mode de vie américain, de leur hamburger et de leur coca cola ! Ces automates étaient pour moi des lieux qui représentaient la solitude par excellence : sans serveur, sans communication...

Mais, je n'avais pas le choix. Il fallait que je sorte. Malgré ma haine pour ces endroits impersonnels, j'y suis allée... Et là, j'ai eu la surprise de ma vie !

Devant moi, ce n'était pas simplement un 'automate' - un café restaurant self-service - comme ceux de New-York, mais le célèbre tableau de Edward Hopper: «Automate». Tout concordait: l'espace vide, la lumière crue qui se reflétait dans la vitre qui donnait sur la rue vide et obscure, la table ronde occupée par une jeune femme, seule face à une chaise vide. Tout était identique au tableau de Hopper, non seulement l'unique cliente était la représentation exacte du personnage présent sur la célèbre peinture, mais chaque détail semblait avoir été mis là par le pinceau du peintre!

En effet, tout comme sur la toile de peinture, il n'y avait personne à part une jeune fille qui était simplement vêtue d'un manteau vert, qui portait sur la tête un chapeau jaune qui lui couvrait presque la totalité du visage. Elle aussi ne portait qu'un gant et était assise sagement toute seule dans un coin du café. Son attitude donnait à penser que quelque chose lui était arrivé, quelque chose qui occupait toutes ses pensées. Pendant que je la regardais en train de boire, je ne pouvais m'empêcher de penser à elle, de m'interroger sur son sort...

Derrière elle, il n'y avait rien, que du noir, le noir de la nuit profonde, le néant de sa vie semblait avoir été projeté par un metteur en scène macabre. Mais que lui

était-il arrivé? Elle semblait si seule, si triste, si fatiguée de la vie. Venait-elle de vivre un drame ou était-elle sur le point d'en accomplir un? Son visage était fermé, ses yeux baissés, qui regardaient dans le vide, n'exprimaient rien. Elle ne bougeait pas, elle ne regardait rien, elle ne s'intéressait pas aux quelques rares clients qui venaient prendre un café avant d'aller assister à la dernière séance du cinéma voisin.

Tout concordait pour donner à sa présence dans ce café, à une heure aussi tardive, un caractère inquiétant.

Sa solitude et son isolement m'interrogeaient, me préoccupaient! Fallait-il que je me porte à son secours?

Je connaissais moi-même par moments la solitude. Étant originaire de la campagne, je vivais dans une petite chambre d'étudiant à deux pas de l'université où je faisais des études de mathématiques. Malgré mes qualités de scientifique, j'avais une imagination sans bornes qui pouvait me mener très loin.

Cette jeune fille, sans aucun doute, avait besoin d'aide! Et personne ne semblait vouloir lui porter secours! Personne ne la regardait! Personne ne l'avait même remarquée! Heureusement, j'étais là! J'allais pouvoir l'aider! Il ne fallait pas que j'hésite davantage! Il fallait vraiment que je lui vienne en aide. C'était le destin qui m'avait mise sur sa route pour la sortir de la situation dramatique dans laquelle elle se trouvait.

Il n'y avait plus une seconde à perdre! Je devais absolument l'aider au risque même de me mettre en danger. Une fois ma décision prise, sans plus attendre, j'étais allée m'asseoir à côté d'elle. Plongée dans ses pensées, elle n'avait même pas fait attention à ma présence. Elle ne s'était même pas rendue compte que quelqu'un était là prêt à l'aider, à la soutenir, à résoudre ses problèmes, à la sortir de la situation dramatique qui la tenait éveillée à une heure si tardive...

En m'approchant plus près d'elle, je l'entendais marmonner, murmurer entre ses dents d'une façon confuse. La pauvre, quel grand malheur pouvait ainsi lui faire perdre la raison? Me dis-je.

En m'approchant encore plus près d'elle, j'avais réussi à saisir quelques mots terrifiants pour moi:

«vivre... mourir... être... ne pas être... voilà la question!»

Ces derniers mots étaient scandaleux: une jeune fille, si jolie, qui avait à peine vingt ans, vouloir disparaître, mourir, ce n'était pas possible!

Au moment précis où j'allais lui parler pour l'empêcher de faire un acte définitif, elle a pris son sac en a retiré un petit livre sur lequel était écrit: William Shakespeare. Elle l'a ouvert et a lu à haute voix:

«To be... or not to be...?
that is the question...»

Alors, j'ai tout compris, la jeune fille devant moi était une actrice de théâtre, une tragédienne qui s'était isolée pour répéter son texte avant l'heure de la représentation...

Encore une fois, mon imagination m'avait joué un tour! On était loin, très très loin de la toile de Hopper et, de l'immense solitude qu'elle suggère...

Menda Musaraj
Seconde 02
Élève allophone de Mme Callède

Quatrième Prix : **L'affaire Blossom**



C'était en 1920, à New York. Franck et Annie Blossom étaient un couple modèle, dignes représentants de la classe moyenne américaine. Franck était agent comptable et Annie ne travaillait pas, enfin pas officiellement. Annie était vive d'esprit. Elle souhaitait devenir journaliste alors que son mari s'absentait durant des semaines à parcourir les routes d'un état à un autre, appelé sur les différents sites du groupe qu'il représentait.

Annie était passionnée d'écriture depuis son enfance, et tous les soirs, sa mère avait partagé avec elle cette passion pour la littérature. Depuis son décès, Annie s'était plongée dans l'écriture pour lui rendre hommage. Elle passait des journées entières dans des cafés à écrire son journal dans lequel elle décrivait ce qu'elle observait, cherchant à expliquer et à mieux comprendre l'univers dans lequel elle vivait : la politique, la prohibition ou la place que prenait de plus en plus le jazz dans la ville. Franck toujours plus absent, elle se décida à trouver un travail. C'est ainsi que sa carrière de journaliste commença. « Le New York Times » recrutait une chroniqueuse en charge de suivre l'activité du Parti national des femmes dans le quartier. Leur appartement était situé à l'angle de Flushing Avenue et Whipple Street, pas loin du Kings County Hospital Center Brooklyn et du siège du NWP, le parti National des femmes. Les notes qu'elle avait prises et son sens de l'observation, furent d'un grand avantage lorsqu'elle passa l'entretien. Son style avait tout de suite plu. La confiance que lui portait le chef d'édition Samuel Jones, devint de plus en plus grande. Il lui confiait de plus en plus d'articles de fond. Si le mouvement des féministes était devenu son sujet de prédilection, elle portait un certain regard sur l'Amérique puritaine qui avait décrété la prohibition depuis le mois de Janvier. New York était devenu le symbole de la résistance au 18ème amendement. La ville comptait des milliers de bars et de clubs clandestins.

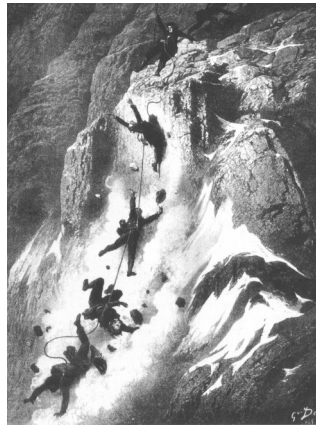
Au printemps, la NYPD, police de la ville New York, n'avait cessé de détruire et de fermer des installations clandestines où l'alcool coulait à flots. La répression battait son plein et de nombreuses arrestations faisaient la Une des journaux. Samuel Jones confia alors une mission d'investigation à Annie sur ce sujet. Qui étaient les propriétaires de ces clubs ? Qui les fréquentaient ? Quels étaient les liens entre ces «speakeasies», les nightclubs et la pègre ? Si sa vie professionnelle l'épanouissait, il n'en était pas de même de sa vie personnelle. Franck était de plus en plus absent. Ils s'aimaient pourtant et Franck mettait un point d'honneur à apporter un salaire suffisant pour leur couple. Il rêvait d'offrir une belle maison à son épouse avec tout le confort moderne, voire même de faire fortune. Alors Franck se pliait aux exigences de ses patrons, une vieille famille irlandaise, pour laquelle il administrait les comptes d'une société de transport. Au fil des mois, Annie voyait que son mari semblait de plus en plus inquiet, mystérieux sur ses déplacements qui étaient longs et fréquents. Il allait de New York à Cleveland, en passant par Chicago, en revenant par la Louisiane et la Floride.

Un jour lors d'une conversation Annie fit le rapprochement entre la société pour laquelle travaillait son mari et des personnalités influentes de la pègre irlandaise. Elle comprit que les déplacements de son mari étaient liés à différents événements où la mafia italienne et la pègre irlandaise s'affrontaient. En secret, elle dressa une carte des déplacements de son mari. Dès qu'il se déplaçait dans une ville, quelques jours après, les journaux faisaient la Une sur un assassinat, une disparition ou un incendie. Ce ne pouvait pas être selon elle, de simples coïncidences. Elle s'imagina que Franck était une sorte de tueur à la solde de la pègre irlandaise new-yorkaise. Elle accumulait chaque jour plus de preuves et Franck devenait de plus en plus soupçonneux envers elle : même s'il avait accepté qu'elle travaille, il n'aimait pas la savoir journaliste. Mais Annie ne pouvait se résoudre à penser que son mari était un criminel. Elle poursuivit son enquête et preuves à l'appui, elle était capable d'abolir une partie du réseau criminel de Brooklyn, qui impliquait des juges, des policiers et des politiciens. Elle avait écrit dans les moindres détails le rôle de chacun, dont celui de Franck qui n'était que le comptable de cette organisation. Elle réussit à le convaincre qu'il était à court terme en danger, qu'il travaillait pour des criminels et que tôt ou tard ils s'en prendraient à lui car il savait trop de choses. Il fallait faire un choix, tous deux le savaient. Ils s'aimaient, c'était certain et ne pouvaient se résoudre à vivre dans le danger. Alors, Annie, volontaire, échafauda un plan. Ils allaient communiquer un

dossier à un juge anti-corruption et faire publier un article de manière anonyme en révélant l'organisation criminelle pilotée par des politiciens très influents. Ils durent quitter New York pour s'installer au Brésil et durent changer d'identité. Samuel Jones reçut un prix pour les révélations qu'il avait publiées. Quant à Franck et Annie, ils surent préserver leur identité. La pègre et la mafia ne surent jamais les retrouver et depuis ce jour, plus personne n'entendit parler d'eux.

Lisa Lerebourg et Victoria Fauvel
Seconde 09
Classe de Mme Gelly

La chute



Que le temps passe vite ou lentement, il ne s'arrêtera jamais.

C'était un matin d'été, et j'étais descendue seule dans la crevasse à côté de chez moi. J'avais déjà exploré d'autres gouffres avec des amis, mais celui-ci m'intriguait plus que les autres car elle dégagait un sentiment de sauvagerie et de vide absolu, et cela m'avait poussée à y aller seule. Je m'étais mise en tête que j'allais y découvrir des choses extraordinaires. Et bien j'ai eu tort...

J'étais à peine descendue de deux mètres qu'un mauvais placement de mon corps a provoqué un éboulement juste sous mes pieds. J'ai paniqué, battu des mains, hurlé de frayeur, sorti mon corps des harnais qui me maintenaient sur la paroi avant l'éboulement, et qui maintenant me liaient les jambes, pas très pratique quand 10 kilos de roche te tombent sur la tête. Je suis tombé comme dans les films, en moulinant des bras.

Par je ne sais quel miracle, j'ai atterri dans une petite mare souterraine, assez profonde pour que je ne me fasse pas trop mal en touchant le fond. Je suis remontée en battant des bras, crevé la surface et me suis agrippée au bord. Puisant dans les dernières ressources de mon corps et de mon âme, je me suis soulevée et écroulée sur le bord de l'eau, en aspirant de grandes goulées d'air.

Je respire. C'est fou, j'aurais pu crever les os brisés par la chute mais non, je suis vivante ! Un dieu veille sur moi, c'est sûr. Je me relève doucement, parce qu'il ne faut pas croire que j'ai pas eu mal, non plus. Je suis écorchée de partout, c'est horrible à voir. J'enlève mon t-shirt, mon pantalon et mes chaussures, je trempe les trois dans la mare et je les mets à sécher. Puis je m'autorise aussi un petit bain pour me nettoyer. Enfin, je regarde autour de moi.

Je suis tout au fond d'une grotte naturelle. La fissure n'est pas grande, on ne voit dehors que le ciel bleu, comme on ne voyait que le noir sombre d'en haut. C'est quand même assez profond, 10 mètres je dirais. Tout en bas de la crevasse, là où je suis, se dessine une grotte circulaire de 5 mètres de diamètre que j'ai mesurés en faisant des pas, comme les petits enfants. L'ensemble se schématise comme une bouteille de potion.

Ça fait trois heures que je tourne en rond maintenant dans cette grotte à la recherche d'une sortie ou d'un amas de pierres qui me semble assez solide pour grimper. Mes vêtements mettent longtemps à sécher dans cette grotte humide, si bien que je me cherche une sortie en sous-vêtements depuis toute à l'heure, et j'ai froid. J'ai renoncé à hurler « AU SECOURS ! », étant donné que je suis à 1 km de mon village. Enfin, après cinq heures de recherche, je découvre un petit couloir étroit caché sous les pierres. Au bout de ce couloir, se trouve une autre caverne donnant sur le ciel. Il y fait plus clair et mes yeux ont du mal à s'habituer à la lumière.

Je trouve quelques prises sur la paroi, qui est assez raide. Il y a une fente qui pourra me servir d'étape pendant ma montée. Je repars dans l'autre caverne chercher mon harnais et me rhabille. Je me sangle. Il me faut 14 essais pour accrocher mon grappin sur une fente étroite de la paroi. Je monte très lentement jusqu'à la fente, au-dessus de laquelle je peux prendre une prise, me tirer et y poser mes pieds. Je m'accroche à la paroi et lance mon grappin le plus haut possible. Il s'arrête à quelques centimètres du salut et retombe en bas. Il faut lancer plus fort.

Je remonte le grappin jusqu'à moi, le lance, et il retombe. A chaque fois. Je ne perds pas patience parce que je sais que j'y suis presque, mais mes muscles commencent à protester. Je suis peut-être une fille sportive et plutôt musclée, mais là c'est beaucoup quand même.

Dix échecs. Vingt. Trente. Quarante. J'en ai marre. Je cherche une autre stratégie. Je ne vois pas d'autre fente dans la paroi au-dessus de moi. J'estime à quelle hauteur je suis du bord à peu près, et je me décale sur la fente pour gagner quelques centimètres au lancer. Je recommence. Dix échecs ! Vingt. Au bout du vingt-quatrième essai, le grappin s'accroche. Enfin ! Je me suspends dans le vide et monte à la force de mes bras. Très lentement. J'arrête au milieu pour reprendre mon souffle et regarder le grappin. Il tient bon. Je continue à grimper, attrape le rebord et me hisse sur le sol.

Je suis rentrée chez moi à 18h, en disant à ma mère que j'avais trouvé des choses fantastiques. Si tu lis cette histoire, c'est que t'as trouvé mon carnet de bord, petit(e) veinard(e). Ça te donnera une bonne leçon de vie, de tomber tout(e) seul(e) dans une crevasse de 10 mètres de profondeur. Un de ces jours, j'y redescendrai, dans ce foutu trou, j'y récolterai toute l'eau de cette mare qui m'a sauvé la vie, j'y peindrai des trucs comme à Lascaux et je remonterai si j'en ai envie.

Parce qu'après tout, tout est une question de volonté dans la vie, non ?

Clément Garosi
Seconde 15
Mme Montigny

Bahamas



Cela faisait déjà un quart d'heure que j'étais assise là, devant mon café, perdue dans mes pensées, à attendre celui qui ne reviendra plus jamais. Je venais ici chaque matin depuis le jour où on l'avait retrouvé mort chez lui, un soir, suicidé de deux balles dans le dos. Enfin, c'est le verdict qu'avaient rendu les enquêteurs, je ne voyais personnellement aucune raison qui aurait pu pousser mon frère Kermit à passer à l'acte. Il avait une vie bien remplie : dès l'aurore il se rendait au bar en bas de son appartement, commandait une Heineken ou tequila, puis partait travailler dans son modeste magasin de tongs. Même l'argent n'était plus un problème pour lui, il avait investi dans le Bitcoin en période creuse il y a plusieurs années, ce qui l'avait rendu riche et lui eut permis d'acheter une Fiat Panda pour fuir la monotonie chaque week-end.

Le serveur passa me donner l'addition. Ma carte bleue oubliée, je fis un chèque de douze euros que je signai de mon nom, Rosy ISSOU. Il partit sans tarder en se saisissant du paiement, tout en me dérobant un pourboire sans que je n'y prête attention. Je le voyais au loin, mon frère. Un homme avait sa taille, sa corpulence, son visage, lui ressemblait trait pour trait. Le doute n'était pas permis. J'étais figée sur ma chaise, stupéfaite, jusqu'à ce qu'il disparaisse en une fraction de seconde. Depuis quelques mois déjà j'avais ce genre d'hallucinations, je me construisais une réalité illusoire où il vivait encore... Quelques instants après je repris conscience et le constat m'alarma : son esprit hantait tout mon être. Pour échapper à cette fatalité, mon médecin m'eut prescrit un traitement que j'avais décidé d'arrêter, voyant qu'il m'enclencha une calvitie. Il ne restait à mes yeux qu'une solution pour pouvoir poursuivre une vie un brin normale : si mon frère, comme je le pensais, ne s'était pas suicidé, je me devais de le venger. Je rentrai alors chez moi, pour méditer et découvrir qui aurait pu lui vouloir du mal. J'avais tout mon temps pour cela, touchant le RSA.

La nuit tombée, une fois ma pizza éco+ avalée, j'allumai mon PC pour aller sur les différents réseaux sociaux que fréquentait mon frère, et explorer les pistes dans ses contacts menant à un éventuel meurtrier. Toutes remontaient à une seule personne, le seul homme ayant eu connaissance de sa fortune récemment obtenue étant ce bon vieux Larry, un homme manifestement chanceux, puisqu'il eut emménagé à l'archipel des Bahamas quelques jours après ce décès controversé. Tous les éléments s'assemblèrent dans ma tête : c'est lui qui l'avait tué, pour l'argent, et je me devais de le retrouver !

Étant prolétaire, je pris un vol en aller simple vers ces îles depuis Grigny, dans l'insouciance la plus totale. La traversée fut longue, fastidieuse, mais ce ne sont pas les multiples turbulences qui eurent raison de l'avion. L'avantage est qu'une fois sur place, je connaissais l'adresse de Larry, puisqu'il était un ancien ami de la famille et nous l'avait de ce fait communiquée. Il vivait à deux pas de l'aéroport, dans une villa avec vue sur la côte. Après une demi-heure de marche, j'étais devant sa demeure, prête à en découdre. Je sonnai une fois, puis une deuxième, sans réponse. Au bout de la neuvième sonnerie, un domestique m'ouvrit la porte et me demanda mon identité :

- « Qui êtes-vous ? Mr. Knuckles n'a invité personne aujourd'hui. »

Je ne m'étais donc pas trompée, j'étais bien chez Larry Knuckles. Le domestique avait un semblant d'accent Ougandais, peut-être Éthiopien, qui rendait la compréhension difficile. Je répliquai :

- « Bonjour, je suis Rosy Issou, une vieille amie de Larry, j'ai fait beaucoup de chemin pour arriver jusqu'ici... Pourrais-je le voir ?

- Désolé, mais monsieur n'est pas là aujourd'hui. Il... »

Quelqu'un l'interrompit au loin :

- « Faites-la donc rentrer, je la connais. »

Il me regarda de haut, m'inspecta de la tête aux pieds, pour finalement daigner me laisser passer, en m'indiquant l'escalier vers l'étage.

Une fois montée, je vis Larry, dans son bureau. Il me tira une chaise pour que je puisse m'asseoir, puis me servit une tasse de café. Il me salua puis me questionna :

- « Quel bon vent vous amène ici, si loin de chez vous ?

- Écoutez, j'aimerais savoir ce que vous faisiez le soir de la mort de mon frère.

- Vous savez, j'étais... Chez moi. Me soupçonneriez-vous ?

- Oui.

- C'est triste, mais je vais devoir vous faire sortir. Avez-vous des preuves de ce que vous avancez, au moins ?

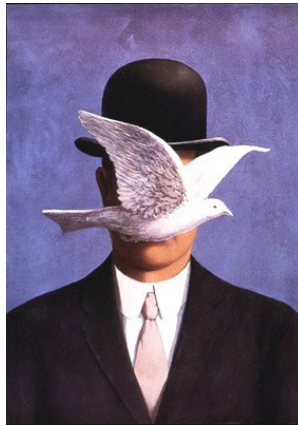
- Plus ou moins. Disons que vous êtes la seule personne ayant eu connaissance de la fortune de mon frère. Cocasse non ?
- Je vous serais reconnaissant si vous rentriez chez vous, au lieu de me porter ces odieuses accusations.
- Je ne peux pas, ça m'est impossible. Je n'ai pris qu'un allé simple vers ici.
- AH, avez-vous au moins une cabane à disposition pour dormir ? Passer la nuit dehors sur ces îles est une assurance de vous faire dépouiller.
- Non, je n'en ai pas eu les moyens... Alors pourriez-vous au moins m'héberger jusqu'à demain ?
- C'est d'accord... »

La nuit durant, tandis que tout le monde dormait, je cachai de faux indices pouvant inculper Larry. Une fausse lettre écrite par mes soins, des photos compromettantes, j'avais tout prévu. Dès le lendemain, je partais l'air de rien, puis appelai la police locale.

Aujourd'hui, je sais qu'il est probablement derrière les barreaux, mais en contrepartie je suis bloquée loin de chez moi.

Alexis Vadic
Seconde 10
Classe de Mme Gelin

11 septembre 2001



Arnaud Hopper se souviendra toute sa vie de ce qui s'est déroulé ce jour-là, ce moment fatidique qui a fait basculer sa vie.

Il avait débuté comme une journée tout à fait normale. Arnaud s'était réveillé à l'aube et, accoudé à la fenêtre de sa chambre, avait regardé le Monde s'éveiller doucement de son sommeil aux mille étoiles. Il avait ensuite enfilé son manteau noir aux boutons d'argents et son éternel chapeau melon - à la forme arrondis si caractéristique -, bien que ce-dernier ne soit plus à la mode au XXI^e siècle, et était allé déjeuner au café du coin, dont l'emplacement était adjacent à une excellente boulangerie aux viennoiseries moelleuses et une bibliothèque comportant des livres aussi anciens que les deux femmes âgées qui l'entretenaient et proposaient aux abonnés une réunion autour d'un thé, tous les mardis soir. Arnaud s'était installé devant la vitrine parée de rouge et d'or, sur la terrasse bordée de roses, de jonquilles et de pensées aux agréables senteurs florales, pour regarder d'un air amusé les écoliers qui chantaient en se dirigeant vers leur école.

La journée s'annonçait calme et tranquille...

Quel mensonge !

Arnaud avait toujours eu depuis sa plus tendre enfance une ouïe fine, ce qui fit qu'il entendit le bruit étranger au ronron habituel de la ville avant tout le monde.

Un bruit ténu et lointain qui se rapprochait lentement mais sûrement. Il leva ses yeux marrons mouchetés d'or vers le ciel sans nuages, les plissa, et aperçut un point sombre dans le bleu azur qui s'étendait à l'infini.

Si Arnaud avait su à ce moment-là ce qui allait se produire dans peu de temps, il aurait crié en prenant ses jambes à son cou pour s'enfuir le plus loin de cet endroit. Mais comme tout être humain fasciné par l'inconnu, il resta confortablement assis sur sa chaise en paille tressée en sirotant son café.

La forme étrangère étant de plus en plus proche, elle finit par être assez prêt pour que lui et les habitants qui s'étaient arrêtés, curieux et intrigués, distinguèrent et reconnurent la mystérieuse forme. Tous, petits et grands, jeunes et vieux, hommes

et femmes, parents et enfants, poussèrent un hoquet d'horreur en saisissant enfin l'ampleur de la catastrophe imminente. Tous avaient les yeux agrandis d'effroi en fixant l'avion - car c'était bel et bien un avion, détourné par des terroristes et avec des personnes en son sein - qui se dirigeait droit vers eux. Ou plutôt, droit sur les Tours Jumelles. Ceux qui reprirent leurs esprits plus tôt que les autres tentèrent de s'enfuir le plus vite possible de cet endroit qui serait bientôt frappé par le désespoir, mais hélas, il était déjà trop tard.

Il fallut attendre qu'un premier avion aille s'écraser sur une des tours dans une explosion de flammes pour que les hurlements de terreur pleuvent sur la ville.

L'impact se fit entendre à des kilomètres à la ronde, ils sentirent le sol qui trembla sous leurs pieds : les vitres explosèrent dans un fracas sonore monstrueux, faisant pleuvoir une pluie de morceaux de verres coupants comme du rasoir en éventail autour de la tour ; des pans entiers s'en détachèrent ainsi que des débris d'avion qui tombèrent sur les malheureux en contrebas. Les personnes qui chutaient de l'immeuble et du reste de l'appareil volant étaient littéralement pétrifiées de terreur par la mort qu'ils savaient proche. Les gens au sol criaient de rage, hurlaient de douleur, pleuraient de tristesse, couraient en tous sens, paniqués, les yeux hagards, les vêtements tachés de sang - le leur ou celui d'un autre ? Impossible à dire.

Arnaud s'était levé d'un bond, brusquement, les yeux figés et écarquillés d'horreur devant le spectacle de désolation auquel il assistait, impuissant, son sang gelait dans ses veines.

Les oiseaux : des pigeons pour la plupart, avec quelques moineaux et deux colombes, s'envolèrent dans un bruissement d'ailes soudaines. L'une d'elle frôla de très près le visage de l'homme au chapeau melon de ses plumes soyeuses, masquant pendant un court laps de temps le visage d'Arnaud, ainsi que le paysage de mort qui lui faisait face.

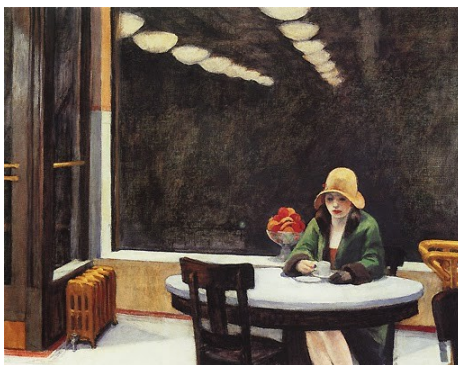
Ce matin même, l'astre solaire avait commencé sa montée, éclairant la ville de ses rayons chauds et dorés. Alors pourquoi fallait-il qu'il finisse sa descente dans un bain de sang d'innocents à la fin de cette journée tragique ?

Maëlle Gaubert

Seconde 15

Classe de Mme Montigny

Benvenuti in Italia !



« Benvenuti a Roma ! »

La voix claire, l'accent chantant d'un jeune homme qui salue joyeusement les passants me fait sourire. Ah quel bonheur d'être ici! Moi, Jeanne, jeune aventurière de 19 ans, pose enfin le pied sur le sol italien, en ce 10 janvier 2016. L'Italie, terre emplies de culture, d'art et marquée par l'histoire s'offre à moi. Ici, tout m'inspire, m'émerveille. Je veux découvrir chaque coutume, chaque saveur italienne, visiter la Chapelle Sixtine, le Colisée, la Basilique et pourquoi pas le port antique de Rome, Ostia? Je déambule dans les rues de Rome, sinueuses, animées et si vivantes. J'observe les passants se déplacer tranquillement, d'un air nonchalant. J'écoute leur langue mélodieuse, entraînante. Une odeur alléchante de champignon, de tomate puis de mozzarella me chatouille les narines. Attirée par ce délicat parfum, je remarque un marchand ambulant à quelques mètres de moi. Il me tend une part de pizza. Je saisis le mets traditionnel et le croque à pleines dents. Un peu plus loin, fatiguée de mes deux heures de vol, je m'assois sur les mythiques marches de la Piazza di Spagna. Des enfants s'amuse et rient aux éclats en s'aspergeant d'eau fraîche près de l'imposante fontaine au centre de la place. Je dévore des yeux le paysage qui s'offre à moi. Deux édifices d'architecture antique surplombent les lieux. Au loin, j'entends le tintement des cloches d'une église sonner 19h. Cette information temporelle interrompt ma contemplation. Je glisse la main dans la poche de mon long manteau vert et en sors l'adresse de « L'Italiana », petite épicerie de renom dans le pays. Tout à coup, le soleil disparaît pour laisser place à d'épais nuages noirs. La menace d'une averse me presse. Je décide donc de partir à la recherche de mon nouveau lieu de travail. N'ayant aucune idée de sa localisation, je me perds dans le labyrinthe des rues. J'interpelle l'unique passant que je croise :

« Scusa, signore, puo aiutarmi? »

Il devine que je suis étrangère. Je lui tends le papier avec l'adresse. L'épicerie n'est pas loin, cinq minuti, si j'en crois mon guide qui me fait de grands gestes. Quelques minutes plus tard, toujours pas d'"Italiana" en vue. Je remarque alors un écriteau portant le nom de l'épicerie, « A destra », indique t-il. Ainsi, je suis l'indication, quand... oh surprise, je m'arrête net, figée, stupéfaite. Effectivement, devant moi se dresse bien une façade arborant une ornure abîmée. I...,T...,A..., je devine les cinq dernières lettres, en partie effacées. Mais ce n'est pas l'attrayant commerce de proximité que j'imaginai. Au lieu de cela, se dresse devant moi un édifice délabré tombant en ruines. Cette épicerie semble abandonnée depuis déjà un long moment. L'annonce à laquelle j'avais répondu ne proposait-elle pas un emploi de vendeuse? Ce lieu, dans lequel je devais travailler, devait en plus me loger. Des trombes d'eau se déversent sur Rome maintenant, la nuit tombe, et je n'ai nulle part où aller. Que faire? Je jette un rapide coup d'œil à ma montre : 20h. Désarmée, je réajuste mon chapeau charleston, que j'avais choisi pour me mettre en valeur, remonte le col en fourrure de mon manteau et enfille mes gants. Enfin parée pour affronter le mauvais temps, je scrute les environs en quête d'un abri. Les lumières blafardes des lampadaires encadrant la ruelle m'aveuglent, le vent souffle dans mes oreilles. Dans l'angle de la rue, j'aperçois l'enseigne clignotante d'un café. On peut y lire: « La Casa del Caffè ». Attirée par ce faisceau de lumière, je m'avance. Dieu merci la "casa" est encore ouverte. Frigorifiée par le froid, je n'ai qu'une idée en tête : me réchauffer. Je repère un petit radiateur dans un coin de la pièce. Une table ronde avoisine la source de chaleur, je m'y assois. Le bar italien est loin d'être bondé. Quelques clients demeurent là, ils boivent un verre de vin, une bruschetta à la main, accoudés au bar. En plein désespoir, et rongée par l'anxiété j'essaie de trouver une solution à ma situation actuelle: en Italie, seule, sans emploi, sans toit et livrée à moi-même. Me voyant seule, attablée, un jeune homme, au visage avenant, s'approche. Je reconnais à sa chemise blanche et au nœud papillon qu'il porte qu'il s'agit d'un serveur.

« Buonasera signorina. »

Il me regarde d'un air interrogateur, en attente de ma commande. J'hésite un instant avant que me revienne en mémoire l'appellation italienne de ma boisson préférée.

« Un cappuccino per favore. »

L'homme s'éloigne pour revenir quelques minutes plus tard avec la boisson chaude désirée. Je retire seulement un de mes gants, entourant le contenant de ma

main droite. La température, encore glaciale malgré la présence du radiateur, m'incite à ne pas ôter l'autre ni même mon chapeau ou mon cher manteau. Mes doigts se réchauffent au contact de la chaleur. J'avale l'amer breuvage d'une seule traite, il me brûle la gorge. Abattue, je me repasse le film de ma première journée en Italie, si bien entamée, si mal terminée. Des larmes coulent le long de mes joues. Allez Jeanne, reprends-toi, m'ordonne une petite voix dans ma tête. Le garçon de café a remarqué ma détresse. Il s'approche de moi, m'adresse gentiment quelques mots dont la signification m'échappe. Mal à l'aise, je l'informe,

« Non capisco, sono francese. »

Il apostrophe alors une autre jeune serveuse aux cheveux bruns noués, en train de servir les derniers clients au comptoir du bar.

« Francesca! vieni qui ! C'è una Francesina come te, con un problema » lui dit-il.

La dénommée Francesca se joint à nous et me lance :

« Bonsoir, tout va bien? » Ces quelques mots en français me réchauffent le cœur. Je lui explique brièvement l'urgence de ma situation . Elle m'écoute d'une oreille attentive, paraît compréhensive. Mon récit terminé, elle traduit rapidement à son collègue ce que je viens de lui raconter. Ils discutent, se concertent. Une étrangère perdue, sans toit . Ennuysés, que vont-ils faire de moi? Le jeune homme s'éloigne, tandis que Francesca s'assoit à mes côtés. Compatissante, elle me confie que pour elle aussi, de nationalité franco-italienne, trouver un emploi puis un toit n'a pas été chose facile. Eduardo revient, un châte et une assiette de tagliatelles fumantes à la main, puis glisse un mot à l'oreille de Francesca. Frissonnante, je m'enroule dans ce doux châte. Francesca s'adresse à moi souriante :

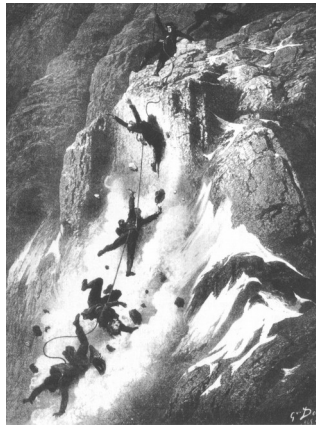
« Eduardo a parlé au patron, nous te proposons un emploi de serveuse dans le restaurant. En plus d'un peu d'argent, tu bénéficieras d'un logement. Qu'en dis-tu? »

J'accepte sans hésiter, saute dans leurs bras, "mes sauveurs!" criè-je. Soulagée, je les couvre de mille « grazie », les embrasse. Mon séjour italien ne débute finalement pas si mal. Amusé, le bon Eduardo me répond:

« Di niente Giovanna, Benvenuta in Italia! »

Julie Tobel
Seconde 09
Classe de Mme Gelly

Vengeance à la montagne



Ce jour-là, il faisait très beau. Maurice avait tout préparé pour se venger de ce qu'avait fait sa femme et son meilleur ami. Il avait tout organisé avec le plus grand soin : Il leur avait tout d'abord proposé de les emmener au camping pour se retrouver tout les trois en pleine nature pendant trois jours : du vendredi au dimanche. (Il avait aussi suggéré une excursion en pleine montagne pour le dernier jour). Mais c'était surtout pour se venger de l'horrible trahison qu'ils lui avait infligé. En effet les deux personnes qui comptaient le plus pour lui l'avait déçu. Ces deux derniers avaient en effet eu des relations intimes. Seulement ils ne savaient pas que Maurice était au courant.

Les deux premiers jours s'étaient écoulés sans aucun problème. Ils avaient enchaîné les activités : canoë, randonnée à vélo et soirée sur la plage.

Le samedi soir les trois amis s'offrirent un restaurant pour fêter leur dernière soirée de ce voyage. Ils avaient tous mis leurs plus beaux habits, Rachelle, la femme de Maurice avait vêtu une belle robe rouge et Robert le meilleur ami de Maurice avait sorti sa chemise des grandes occasions car Maurice avait promis de les amener dans un restaurant très réputé.

Une fois arrivé personne n'en revenait, c'est vrai que c'était un superbe restaurant et que les plats étaient excellents. Le temps s'écoula et ils en vinrent au dessert. Maurice regardait avec tristesse sa femme dans sa belle robe mangeant sa glace et riant aux éclats avec son meilleur ami. C'est vrai qu'elle était belle et extrêmement gentille avec lui, mais elle devait payer pour ce qu'elle lui avait fait subir tout comme Robert. Ils se décidèrent à quitter le restaurant vers vingt-trois heures trente après avoir discuté de tout et de rien.

Avant d'aller se coucher et d'entamer le dernier jour de ce voyage, le jour de la grande randonnée en montagne que leur avait promis Maurice, ils se mirent tous les trois à préparer le matériel nécessaire. Tout était prêt : les harnais, les cordes, les casques, les mousquetons etc.. une fois tout organisé ils allèrent dormir car ils

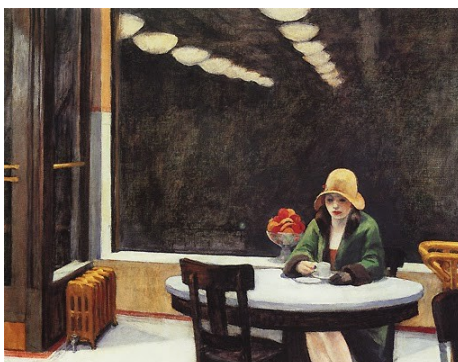
devaient partir très tôt le matin. Une fois les traîtres endormis Maurice se leva, doucement, se faufila dans l'entrée où se trouvait le matériel et se mis à tailler les cordages de ses soit disant amis de manière à ce qu'ils ne le remarquent pas mais assez pour que ces cordes cèdent sous une trop forte pression.

Le lendemain ils partirent à l'aube comme prévu. Chacun avait pris dans son sac à dos son matériel personnel ainsi qu'une bouteille d'eau fraîche et un pique-nique. A la grande surprise de ses amis Maurice n'avait pas pris de guide pour cette expédition. En effet la présence de quelqu'un d'extérieur pourrait remettre en question son plan et il serait forcément pris comme premier suspect. Ce dimanche était ensoleillé et il faisait bon, ni trop chaud, ni trop froid et c'est vers huit heures du matin que les trois amis commencèrent leur ascension, si seulement ils savaient tous qu'un seul ne redescendrait vivant... Ils arrivèrent donc en haut de la montagne après avoir parcouru un long chemin. Une fois au sommet Maurice dit à ses compagnons qu'il fallait passer par un certain chemin pour descendre de la montagne et rejoindre le camping. Il ordonna à Rachelle et Robert de passer devant lui. Alors sans se poser de questions ils commencèrent tous les deux à descendre la pente quand tout à coup leurs cordes lâchèrent et ils tombèrent dans le vide et ne survécurent pas à cette chute. Maurice était content de ce qu'il venait d'accomplir et composa le numéro de la police et des pompiers pour dire que tout cela était un accident pour ne pas se faire accuser.

Quelques mois après que tout cela soit arrivé Maurice reçut un appel d'un de ses vieil ami dont il n'avait plus de nouvelle. Surpris, Maurice lui demanda la raison de cet appel. Ce vieil ami l'appelait pour lui confier une chose qu'il n'avait jamais eu le courage de lui dire jusqu'à aujourd'hui. Il lui annonça alors qu'il avait, au par-avant, eu une aventure avec Rachelle, sa voiture femme maintenant décédée. Maurice était dévasté, il n'en revenait pas... il avait donc tué son meilleur ami, un innocent qui n'avait rien à voir avec les tromperies de sa femme.

Laurine Landais et Jade Ducos
Seconde 10
Classe de Mme Gelin

Regrets



-Pourquoi m'as-tu trompée ! Pourquoi ?

-Ce n'est pas ce que tu crois !

-Bien sûr que si !

Je pris une statuette avec détermination et frappait la tête de mon mari. Le choc fut tellement fort qu'il tomba en arrière et heurta le coin de notre table avec la tête. Tout était allé très vite. Il était allongé sur le sol, immobile. Je ne réalisai pas, j'étais choquée, paniquée, effondrée. Mais qu'est-ce qui m'avait pris ? Pourquoi ? Il ne respirait plus, son cœur ne battait plus. Je l'aimais tellement, j'aurais tant donné pour lui, je m'en voulais beaucoup. Il était mort et je l'avais tué ! J'allai me rincer le visage dans la salle de bain pour reprendre mes esprits et essayer de réaliser. Qu'allais-je faire ? J'allai prendre l'air et réfléchir aux trente dernière minutes qui venaient de s'écouler. J'étais perdue, paniquée, effrayée. Mais qu'allais-je faire ? Je parcourus les rues, tournai en rond dans mon quartier, perdue dans mes pensées. Tant de questions ! Qu'allaient penser sa famille, ma famille et nos enfants ? Ils me prendraient pour un folle ! Je serais enfermée, encellulée, emprisonnée, internée ! Je serai détestée, exclue de tout.. Il fallait que je me calme, je me remémorai les souvenirs, les bons moments, les mauvais mais surtout l'amour que nous partagions. Je me souvins de notre rencontre, un soir d'été ; il était venu m'aborder dans un café, certainement notre endroit préféré par la suite , là où nous avons passé nos meilleurs moments. Il m'avait proposé un verre, j'avais accepté, méfiante, nous nous étions assis à cette table au fond de la salle et nous avons parlé toute la soirée, nous avons tellement parlé que l'on se connaissait comme de vieux amis, nous étions tombés amoureux l'un de l'autre.

Il me fallait aller dans ce café, m'asseoir au fond de la salle, à cette même table, là où nous avons passé tellement de temps. J'allai là-bas, boire un thé comme nous avons l'habitude de le faire. Je rentrai, m'installai, commandai. Mais que nous était-il arrivé ? Comment avons-nous pu en arriver là ? Comment avons-nous pu nous éloigner autant ? J'étais emplie de tristesse, de haine, et de stress. Les larmes me

submergèrent, je pleurai, seule, perdue. J'allai passer un coup de fil au téléphone à l'autre bout du café. Pendant que je téléphonai, le serveur m'apporta ma commande. Je retournai à ma place. J'avais l'impression que les gens me fixaient, ils me jugeaient. Je buvais mon thé avec des pensées plein l'esprit. Je stressai, réfléchis encore et encore à ce qui s'était passé.

J'entendis les sirènes de la police, elles résonnèrent fortement et lentement dans ma tête, je voyais flou, j'avais l'impression que la vie ralentissait ; tout autour de moi était lent, comme immobile. Ils entrèrent, ils étaient quatre, l'un d'entre eux se dirigea vers le barman, l'autre resta devant la porte et les deux autres vinrent vers moi.

Ils étaient là pour moi...

Tous le monde me regardait, comme une femme en apparence si normale, et soudain devenue un monstre, une criminelle. J'avais mal agi, j'avais tué mon mari, je méritai de payer, ils devaient m'enfermer...

C'est fini pour moi... Pour nous, pour ce café où nous avons été si heureux...

Lisa Snozzi
Seconde 14
Classe de Mme Mirail

Le blizzard



Tout le monde aime les belles histoires d'amour, ou celles avec des enfants qui jouent dans l'eau pour supporter la chaleur estivale toujours un peu étouffante.

Au contraire, personne n'aime les histoires où il fait froid, pourquoi donc personne ne les aime ces histoires ? Peut-être bien parce que tout semble dangereux dans les histoires où il fait froid, à commencer par les rapaces, qui n'attendent que votre mort pour mieux vous dévorer ensuite.

Les gens aiment l'espoir, les gens ont besoin d'espoir, cependant il n'y en a aucun dans cette bien triste histoire. Ne vous inquiétez pas, ce supplice ne sera que de courte durée.

Cinq hommes étaient partis en pleine montagne, aucun n'avait le même âge, aucun ne venait du même endroit mais tous étaient passionnés et experts en alpinisme, et aussi assez courageux pour braver un blizzard aussi monstrueux qu'oppressant. L'équipe était proche de son but ambitieux, à savoir gravir le plus haut mont d'une chaîne de montagne réputée pour être dangereuse, et grâce au même courage monstrueux qui leur avait permis d'envoyer sur les roses le blizzard, ils avaient réussi à aller haut, à aller très très haut ; si bien qu'en y pensant, je suis pris d'un léger vertige, ce qui est assez ironique quand j'y réfléchis.

Le groupe était relié par une solide corde, ainsi le premier assurait le second, le second faisait de même avec le troisième et ainsi de suite. C'est une technique répandue dans le monde de l'alpinisme, c'est une technique censée sauver tout le monde, et pourtant... A cause de l'adrénaline ou bien du manque d'oxygène, le dernier homme de la chaîne n'assura pas correctement son appui, son pied glissa. Vous vous doutez de la suite n'est-ce pas ? L'homme tomba dans le vide, mais bien évidemment il ne tomba pas seul, l'avant dernier tiré par son poids lâcha aussi, et encore une fois, et ainsi de suite.

Seul le capitaine de l'expédition, un homme seul, sans autre famille que ses équipiers, aurait eu une chance de survivre en coupant immédiatement la corde qui le reliait au poids mortel en entendant le premier cri. Cependant, ce capitaine qui n'avait rien d'un héros affrontant son destin, ce capitaine n'abandonna pas sa petite famille, il savait ô combien il était dur de vivre seul, et vous savez tout aussi bien ô combien c'est dur ; alors il décida de mourir accompagné, au lieu de vivre seul encore une fois. Ils étaient bien trop haut pour survivre de toutes les façons.

L'homme se répète sans cesse durant la chute que ce qui fait le plus mal c'est l'atterrissage et qu'il n'a pas encore touché le sol. Il pense mourir avant de le toucher, c'est normal, d'aussi haut il doit mourir avant de toucher le sol. Mais non. C'est le froid qui le tue seconde après seconde, petit à petit, sur ce plateau couvert de neige, un plateau caché de tous. Alors il s'endort doucement, au gré du froid, seul comme il a commencé sa vie, seul comme je le suis.

Il est moi, je suis lui, je suis le capitaine, et je m'endors d'ailleurs, doucement, pour rejoindre ma famille disparue.

Tana Leyx

Seconde 14

Classe de Mme Mirail

Homme



Petite, ma sœur et moi adorions jouer, mais nos centres d'intérêts divergeaient fortement. Elle adorait coiffer ses poupées pendant que moi je revêtais les costumes de mon père.

Les années ont passé et cette différence s'est amplifiée.

Cela faisait quelques mois que la guerre était achevée emportant mon père ainsi que plusieurs autres millions de soldats. Ma sœur se maria à un homme de bonne famille qui lui apporta plus de confort qu'il n'en fallait. Quant à moi Laura Chambelle, j'étais seule.

Seule dans un océan glacial et impitoyable. Chaque jour, une vague de souffrance s'abattait sur moi un peu plus forte et je ne m'étais jamais donnée les moyens de sortir la tête de l'eau.

Un jour, presque noyée, je décidai de dire au revoir à mon passé et d'accueillir le futur.

Je m'avouai d'abord à moi-même quelles étaient les raisons de mon malheur :

J'ai toujours su que j'étais différente, je n'étais ni douce, ni délicate, ni coquette, je ne m'extasiais jamais sur la gente masculine ni sur les belles toilettes exposées en vitrine, je n'étais donc ni comme ma sœur, ni comme ma mère.

Mais j'étais impulsive, sanguine, dure, turbulente, attirée par les femmes, et j'adorais bricoler tout comme Luke, mon père. Je dus me rendre à l'évidence et enfin l'admettre : j'étais un homme.

Un homme dans le mauvais corps. J'étais déterminée à rectifier cette erreur.

Mal m'en prit, sans réfléchir je me confiai à mon médecin qui me recommanda à un de ses confrères spécialiste.

Malheureusement nous vivions à une époque où nous n'avions pas le choix d'être qui nous étions.

Ce qui me valut trois longs mois dans un institut qui avait pour devise « *guérir les âmes égarées* ». Ils appelaient leur méthode : thérapies. Eh bien ! Ces dernières étaient basées sur une torture psychologique et physique. Trois mois soit 92 jours d'acharnement pour essayer de me faire oublier qui j'étais.

Un jour nous eûmes le droit à la visite de la fille du directeur de l'institut, elle fit un discours sur « l'horreur et le dégoût que nous les patients, lui inspirions ». Mais ces mots sonnaient faux, elle ne croyait pas en ses paroles, son visage essayait de dissimuler de la tristesse et ces yeux nous projetaient à tous un message d'espoir.

A la fin de son discours je me mis en tête de lui parler, à peine eussè-je le temps de me lever qu'elle fut déjà envolée.

Quelques jours passèrent encore au cœur cet enfer et elle revint. Elle venait assister son père lors de certaines « thérapies ». Cette fois-ci je ne la laisserais pas m'échapper, entre deux salles de torture je la coinçai. Elle ne me laissa pas le temps de m'exprimer et chuchota « - moi aussi, tenez bon » ; puis elle s'éclipça.

Ces mots m'assommèrent. Durant ces dernières semaines les seules émotions que j'avais ressenties étaient : de la douleur, de la tristesse, de la peur, de la colère et de la honte. Mais l'espoir venait de se greffer à ses sentiments.

Le soir, enfouie sous mes draps, pensive, j'entendis ma porte s'ouvrir, je priai pour que l'on ne vienne pas me chercher pour une nouvelle séance imprévue de lavage de cerveau ! Je sortis la moitié de ma tête des draps et vit la fille. Elle referma la porte avec précipitation et s'agenouilla auprès de mon lit.

« - Je vais vous sortir de là » dit- elle avec une voix tremblante.

« - Comment ? » Balbutiais-je.

« - Je suis comme vous Laura, je suis comme vous tous ici, il faut que vous me fassiez confiance ».

J'acquiesçai avec un mouvement de tête peu sûr et elle poursuivit :

« - Le seul moyen Laura c'est de faire ce que vous avez toujours fait : prétendre être une femme ».

« - Je ne comprends pas », répondis-je.

« - Faites semblant ! » Elle tourna les talons et partit.

36

Je ne la revis pas pendant un mois, un mois pendant lequel je fus d'une attitude exemplaire : « - Je suis une femme » répétais-je sans cesse.

Comme à son habitude la fille revint.

Cette fois ci au bras de son père qui m'autorisa à ma grande surprise quelques jours de sortie à condition d'être constamment escortée par sa fille pour éviter tout écart de conduite.

Les consignes à peine données je me précipitai dans ma chambre pour rassembler quelques effets de toilette et partit. La fille m'attendait près d'une voiture.

« - Et bien presse toi » me dit-elle.

Je m'installais, perplexe et assez déboussolée.

Elle ne parlait pas, je ne parlais pas, le silence régnait entre nous.

Nous nous arrê tâmes devant un café, la nuit était déjà tombée.

Elle me fit entrer. Assises,—elle me regarda, sourit et ses mains attrapèrent les miennes.

« - Ce soir nous partons, avec plusieurs autres de tes camarades de l'institut, nous allons recommencer, nous allons tout recommencer, nous sommes des victimes que la société ne veut pas assumer, nous allons rectifier ça, demain nous serons de nouvelles personnes, de nouveaux hommes ».

Une larme m'échappa.

« - Laura, c'est le dernier café que tu prendras avec toi en tant que femme, profite de cet instant. Je te retrouverai plus tard. »

Elle partit.

J'allais tout quitter. Ma mère, ma sœur, ma vie de femme.

Cette idée ne me repoussait point, je ressentais même une pointe d'impatience. Tout cela s'était déroulé tellement vite, aussi vite que l'on boit un café, aussi vite que je m'étais retrouvée dans l'institut, aussi vite que mon père Luke, était parti, aussi vite qu'il me fallut pour comprendre que je n'étais pas moi.

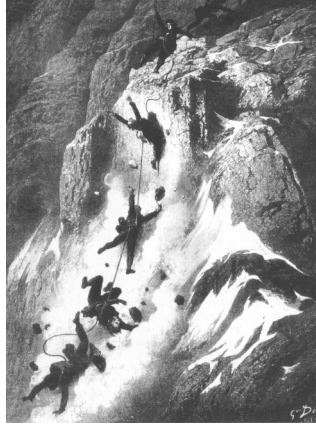
Je fis bon usage des derniers instants qu'il me restait avec la femme que j'étais pour me dire adieu.

« - Laura, il faut y aller » dit-elle, de retour.

« - Nous y allons ...Mais appelez-moi Luke ».

Léa Cahuzac
Seconde 13
Classe de Mme Douence

Des alpinistes trop téméraires



Bonjour tout le monde, aujourd'hui, je veux vous raconter l'histoire de mes dernières vacances. Un jour, j'étais à la cantine avec quelques amis de ma classe, nous réfléchissions à nos prochaines vacances, la discussion était animée. Au début, nous n'étions pas tous d'accord, à la fin, nous décidâmes d'aller à la montagne. Le choix se porta sur les Alpes françaises, mais encore fallait-il y aller ! Aucun de nous n'avait le permis car nous étions tous très jeunes. Nous pensâmes que l'autobus était une bonne solution. Le lendemain, nous allâmes acheter les billets. Le départ était prévu pour le premier jour des vacances de février.

Ce jour-là, il faisait excessivement froid, mais heureusement, nous étions tous déjà en tenue de montagne. Il ne nous manquait plus que les skis ! Nous étions déjà prêts à descendre les pentes. Axel est arrivé avec une tenue très fantaisiste ! Tout le monde éclata de rire. Il était déjà habillé comme un vrai skieur. À sa vue, Baptiste ne put s'empêcher de faire des blagues : «Tu vas faire fuir les ours avec de telles couleurs». Margot ajouta : « Je ne savais pas que cette année Carnaval avait été déplacé. Si j'avais su, je me serais déguisée moi aussi ».

Tout d'un coup, je me rendis compte que l'heure passait et je m'écriai : « Bon les gars, maintenant arrêtez de blaguer ou on va perdre le bus ! » Pendant tout le trajet, nous nous sommes racontés des histoires si effrayantes qu'au moment de notre arrivée, il faisait tellement nuit, que personne n'osait sortir de bus. Heureusement je n'avais pas peur, je suis donc descendu et tous mes amis m'ont suivi. Il était trop tard pour monter notre camp de base, nous prîmes alors la décision de dormir dans une Auberge de jeunesse.

Le lendemain matin, dès le lever du jour, tout le monde était déjà sur le pied de guerre. Axel et moi étions en train de monter les tentes de notre camp de base. Les filles Margaux, Manon, Maylis et Clara préparaient les sacs à dos avec dedans le nécessaire pour subsister au moins 24 heures. Nous fûmes rapidement prêts à commencer notre journée d'escalade. Notre guide nous dirigea bientôt vers le sentier qui devait nous mener à notre deuxième camp. C'était un étroit sentier à peine marqué qui servait seulement aux gardiens de chèvres. Nous nous retrouvâmes rapidement très hauts. Nous surplombions déjà notre camp de base. Nous dûmes nous arrêter sur un rocher pour nous reposer avant de repartir plus haut. Notre position sur ce roc immense nous donnait un sentiment de bien-être.

Après s'être reposés, Nous pûmes reprendre notre marche vers le sommet. Heureusement que nous n'avions pour bagages qu'un carnet de bord, qu'un appareil de photos, quelques rechanges et une gamelle. Notre Guide portait la tente et le réchaud. Ce dernier trajet fut difficile, parfois même pénible, l'air devenait quasiment irrespirable, nous devions nous arrêter très souvent pour reprendre haleine. Finalement, nous réussîmes à atteindre le sommet avant la tombée de la nuit. Pendant que j'installais notre camp-trois, mes camarades décidèrent d'aller explorer les environs. Baptiste, Margaux, Axel et Clara voulaient prendre des photos du paysage. Depuis cette hauteur, la vue était magnifique.

Cela faisait quelques minutes qu'ils étaient partis quand soudain le vent se mit à souffler et la neige se mit à tomber. Je pensai à mes amis et je me précipitai vers le lieu où ils devaient se trouver. Je les vis aussitôt et je poussai un cri de terreur quand je compris qu'ils étaient accrochés à la paroi de la montagne et risquaient de tomber d'une minute à l'autre. La situation s'imposait à ma vue dans toute sa dimension dramatique.

Je courus vers l'endroit où était attachée la corde : à son extrémité se trouvait Axel dans une position très dangereuse : la tête la première vers le précipice. Il semblait sur le point de tomber. Derrière lui, Baptiste avait totalement perdu le contrôle de son corps : ses jambes et ses bras battaient dans le vide, sa tête était renversée en arrière, seule la corde le maintenait contre la paroi. Il semblait affolé par la situation. Clara, en revanche, était dans une position un peu plus stable que ses camarades, jambes et bras écartés, elle s'agrippait de toutes ses forces à la montagne, sa tête regardant toujours vers le sommet. Quant à Margot, elle se trouvait, elle aussi, en très mauvaise posture : comme Baptiste, elle avait perdu le contrôle de son corps, et semblait avoir été projetée vers la gauche par la tempête à l'opposé de Baptiste qui, lui, avait été plaqué vers la droite, son corps formant quasiment un arc de cercle. Ses bras levés en V, au-dessus de sa tête, n'étaient pas un geste de victoire mais d'appel à l'aide vers moi qui me tenais à ce moment-là juste au-dessus d'eux.

Je pris la corde qui était déjà attachée autour d'un rocher et me mis à l'enrouler autant de fois que je pouvais pour essayer de faire remonter mes camarades malchanceux. Heureusement, la tempête de neige avait cessé et je criai à mes amis de se calmer et je les assurai que je maîtrisais la situation mais il fallait absolument qu'ils restent immobiles. Petit à petit, nous réussîmes à rétablir la situation et, les uns après les autres, chacun de ces alpinistes du dimanche arriva jusqu'à moi où nous étions finalement tous en sécurité !

Après toutes ces émotions, nous décidâmes de manger un morceau sur le pouce, sans trop nous attarder car à bout de force, nous n'aspirions qu'à nous allonger sous notre petite tente de survie. Une fois à l'abri, chacun de nous se mit à exprimer, sans fausse honte, les sentiments d'angoisse qui l'avaient agité pendant cette terrible, épouvantable et horrifiante épreuve.

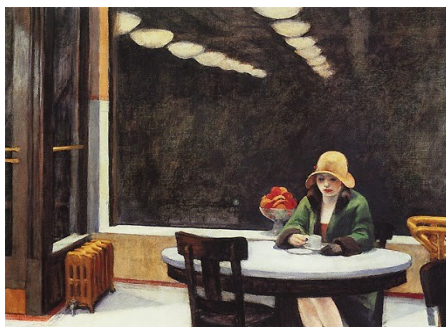
Le lendemain matin, c'était comme si rien ne s'était passé : plus de trace de tempête, le soleil brillait, et tout était normal. C'était comme si, l'horrible, angoissante et douloureuse aventure de la veille n'avait été qu'un effroyable cauchemar ! Mais l'angoisse était toujours là, en nous ...

Nous choisîmes donc, d'un commun accord, de ne pas prendre le même itinéraire pour le retour. C'est ainsi que nous nous trouvâmes, quelques minutes après, sur un chemin muletier étroit et escarpé mais bien moins dangereux que la paroi que nous avions escaladée auparavant.

De retour au lycée, nous dûmes raconter notre terrible expérience... Quant à moi, le fait d'avoir réussi à sauver mes amis me donna l'envie de m'engager comme pompier volontaire pendant mon temps libre.

Qadri Mojeebullah
Seconde 08
Élève allophone de Mme Callède

Meurtre au salon de thé



Tous les jeudis en fin d'après-midi, mademoiselle Jeanne Perkins une jeune secrétaire de 24 ans venait passer un petit moment de détente au salon de thé chez Molly. Là, elle s'asseyait toujours à la même table et commandait toujours la même chose soit un thé avec un peu de lait et quelques petits biscuits pour l'accompagner.

Dès son arrivée au salon de thé un des serveurs se précipita vers Jeanne et vint la saluer :

- Bonjour mademoiselle Perkins, quel plaisir de vous voir je suppose que vous prendrez la même chose que d'habitude ?

- Bonjour Henri, vous connaissez bien mes petits péchés mignons, je vous confirme que ça sera comme tous les jeudis.

Mademoiselle Perkins était une jeune femme brune, de taille moyenne et à la silhouette élancée. Elle avait toujours le sourire ce qui permettait de découvrir deux fossettes sur ses joues. Elle avait les yeux d'un bleu si clair que lorsqu'on la regardait on avait l'impression de plonger dans un océan. Elle avait toujours une phrase gentille à l'encontre des serveurs du salon de thé, bref une personne sans problème et que tout le monde semblait apprécier.

Au bout d'un petit moment Henry lui apporta sa tasse de thé avec un nuage de lait ainsi que ses biscuits. Elle commençait tout juste à déguster son thé, lorsque le serveur revint vers elle pour lui dire que quelqu'un la demandait au téléphone. Elle se leva et se rendit dans une cabine téléphonique, mais là oh surprise ! Personne n'était au bout du fil. Elle retourna prendre place sur sa chaise et termina sa tasse de thé et ses biscuits. Elle ouvrit son sac et se mit à lire une lettre qui s'y trouvait, elle eut à peine le temps de finir sa lecture qu'elle se mit à suffoquer, elle n'arrivait plus à respirer et au bout de quelques instants sa tête tomba violemment sur la table. Un grand fracas s'ensuivit, la tasse vola en éclats sur le sol, Henry courut vers elle et prit son pouls, il ne le sentit pas, cela ne faisait aucun doute, elle était morte.

Le patron du salon de thé avait quand même appelé les secours, une fois sur place ils constatèrent le décès de notre jeune secrétaire.

- Il n'y a plus rien à faire elle est morte, par contre il faudrait appeler la police, dit un des pompiers

- Pourquoi voulez-vous que j'appelle la police elle a du faire une crise cardiaque ? répliqua le patron du salon de thé.

- Je vous dis que les circonstances de sa mort me semblent suspectes et que vous devez appeler la police car je sens une odeur bien particulière qui sort de sa bouche.

À contre cœur le patron s'exécuta, il craignait que toute cette affaire donne une mauvaise image à son salon de thé et que les gens viennent moins.

À cette heure-ci de l'après-midi le salon était plein et les clients regardaient avec effroi le corps sans vie de cette pauvre mademoiselle Perkins.

L'inspecteur Martin arriva très vite sur les lieux et il commença de suite son investigation il posa des questions au serveur Henry :

- Vous avez eu l'impression qu'elle avait des problèmes lorsqu'elle est arrivée ?

- Non elle était comme à son habitude, agréable avec toujours un petit mot gentil pour tout le monde.

- Vous la connaissiez bien ?

- Elle venait ici tous les jeudis, c'était une personne plutôt discrète.

- Que savez-vous d'elle ?

- Pas grand-chose elle s'appelait Jeanne Perkins et elle était secrétaire dans un cabinet comptable à quelques pas d'ici. Elle vivait seule avec sa mère et elle n'avait jamais connu son père.

L'inspecteur Martin se pencha sur le corps de mademoiselle Perkins et il se rendit lui aussi compte qu'une odeur se dégageait de sa bouche, il la reconnut tout de suite et il dit :

- Cette jeune femme a été empoisonnée avec du cyanure, j'en veux pour preuve l'odeur d'amande amère qui sort de sa bouche. Qu'a-t-elle bu ou mangé ?

- Elle a pris comme tous les jeudis une tasse de thé avec un nuage de lait et des biscuits.

L'inspecteur aperçut les morceaux de la tasse de thé éparpillés sur le sol, il dit :

- Personne n'a touché à rien j'espère ! Sergent Mathieu mettez les bouts de tasse dans un sac et portez-les au laboratoire de suite !

Puis en regardant mieux le corps, l'inspecteur se rendit compte que la morte avait quelque chose dans sa main. C'était une lettre, elle était adressée à mademoiselle Perkins et elle était de la part d'un certain monsieur Bélier. L'inspecteur lut la lettre et en déduit que la personne qui avait écrit cette lettre se trouvait être le père biologique de la morte. On apprenait aussi que monsieur Bélier était mourant et qu'il voulait voir au moins une fois cette fille dont il venait de découvrir l'existence il y avait quelques semaines.

L'inspecteur entreprit d'interroger les clients du salon de thé :

- Qui s'est approché de la tasse de la victime à part le serveur Henry ?

Une cliente prit la parole.

- Lorsque la demoiselle est partie pour répondre au téléphone, un deuxième serveur est venu pour rajouter un sucre dans son thé car il paraît qu'elle ne le trouvait pas suffisamment sucré.

Sur ce Henry s'offusqua et dit qu'il était le seul serveur à s'occuper du thé de mademoiselle Perkins et que justement elle le buvait très peu sucré.

Qui était ce mystérieux serveur ?

La cliente en fit une description et il apparut qu'il ne faisait pas partie du personnel du salon de thé.

Entre temps un des sergents avait fait des recherches sur monsieur Béliet, il s'avérait qu'il était décédé depuis quelques jours. Deux morts dans la même famille en si peu de temps l'inspecteur Martin en déduisit que ce n'était peut-être pas une coïncidence.

- Je pense qu'il faut creuser la piste de ce monsieur Béliet et pourquoi il avait contacté cette demoiselle. Que sait-on exactement sur cet homme ?

- C'était un riche industriel de la région, il laisse une fortune colossale derrière lui et aux dernières nouvelles il ne lui reste qu'un fils en vie.

- Essayez de me trouver son fils rapidement et emmenez le ici !

Une heure plus tard le sergent revint au salon de thé en compagnie de monsieur Béliet junior

Il ne comprenait pas pourquoi on l'avait dérangé pour venir dans cet endroit, mais l'inspecteur lui savait ce qu'il faisait. Il demanda qu'on aille lui chercher la cliente qui avait vu le faux serveur mettre quelque chose dans la tasse de thé de mademoiselle Perkins. Dès qu'elle le vit la cliente le reconnut

- Oui c'est bien la personne qui a mis du sucre dans la tasse de mademoiselle Perkins.

L'inspecteur se tourna vers monsieur Béliet

- Vous saviez depuis quand qu'elle était votre sœur ?

- Mon père avant de mourir a fait venir notre notaire et a refait son testament, et c'est là qu'il m'a appris qu'il avait retrouvé la trace d'une fille qu'il avait eu jadis avec une de ses employées.

- Vous n'avez pas voulu partager l'héritage avec elle ?

- Il ne la connaissait même pas et j'aurai partagé avec cette petite intrigante !

- Vous avez donc préféré la tuer ! Mais comment saviez où la trouver ?

- Mon père avait engagé un détective privé afin de retrouver sa trace et dans le dossier qu'il avait remis à mon père, figurés tous les lieux qu'elle avait l'habitude de fréquenter.

- Vous avouez donc avoir empoisonné votre sœur ? Et le coup de téléphone c'était une ruse pour l'éloigner de sa tasse n'est-ce pas ?

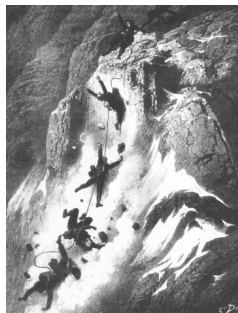
- Demi sœurje ne dirai plus rien sans la présence de mon avocat.

Puis il se tut, sa culpabilité ne faisait plus aucun doute pour l'inspecteur Martin, il dit :

- Sergent coffrez moi ce criminel !

C'est ainsi que se termina ce jeudi, il avait si bien commencé pour mademoiselle Perkins, elle était loin de se douter qu'en venant déguster ce qu'elle appelait « son petit péché mignon » elle perdrait la vie.

Invisible



Les flocons tourbillonnaient violemment dans l'air glacé. Un lourd manteau de neige s'étendait à perte de vue et depuis le pic où nous nous étions arrêtés, un tableau nébuleux s'offrait à nous, les montagnes blanches déchirant le ciel gris, dans un brouillard léger.

« Mesdames et messieurs, un peu d'attention s'il-vous-plaît. Nous allons devoir entamer la descente car la tempête qui se lève rendrait la cordée difficile, voire dangereuse si nous nous attardons ici. Je voudrais aussi tous vous remercier encore une fois d'être revenu dans ces montagnes, malgré l'accident tragique de l'an dernier. Paul restera à jamais gravé dans nos cœurs, et à la demande de tous, nous lui ferons une minute de silence à notre retour au chalet.

- La police a-t-elle trouvé les raisons de sa chute ? fis-je de ma voix fluette. Ma question se perdit dans le vent. Personne ne m'avait écouté. Peut-être même que personne n'avait remarqué ma présence. L'amertume me prit à la gorge. Tant pis.

- J'ai entendu dire que Paul avait chuté à cause d'une corde de mauvaise qualité. Est-ce vrai ? demanda Clarisse, une vraie commère cherchant toujours à être le centre de l'attention, et dotée d'une curiosité dérangeante. Dérangeante. Ses minauderies me firent grimacer.

- Eh bien, ce n'est pas tout à fait juste. La corde de Paul a effectivement lâché sous son poids, mais pas à cause de sa qualité. En fait, son accident n'en était pas un, mais, d'après la police, il s'agirait d'un meurtre prémédité. La corde aurait été endommagée intentionnellement au couteau. Une enquête a été ouverte mais la police n'a aucune piste pour l'instant.

- mais l'assassin serait donc encore parmi nous ! s'écria Clarisse, battant l'air de ses mains parfaitement manucurées.

Tous les regards convergèrent alors sur Antoine, resté en retrait à l'arrière du groupe. Asocial, le jeune homme ne parlait jamais. Et lorsqu'il le faisait, c'était seulement pour donner des réponses sèches, avec mépris. Ce qui fit que personne dans le groupe d'alpinistes ne savait quoi que ce soit sur lui. De plus, il ne venait pas aux soirées organisées par le refuge et disparaissait chaque nuit. Il revenait le matin avec des sacs remplis, sans dire ce qu'ils contenaient, ni donner le but de ses sorties nocturnes.

-Pas obligatoirement, répondit le guide en se raclant la gorge, il y avait d'autres alpinistes dans la région qui auraient très bien pu saboter l'équipement...

Lui-même n'était pas convaincu de ce qu'il avançait et fixait Antoine malgré lui. Celui-ci s'étant approché pour écouter le guide, répliqua à la surprise générale :

- Vous m'accusez car vous avez peur de l'inconnu et justement, vous ne connaissez rien de moi. Mais sachez que les tueurs passent généralement inaperçus de par leur banalité et s'approchent au plus près de leurs victimes, pour mieux les éliminer. Il se tourna soudain vers Clarisse, qui trébucha en reculant :

- Ils feignent alors l'idiotie pour être ignorés..., puis, se tournant vers le guide : ou se rendent aussi intéressant qu'un GPS pour se fondre dans le paysage...

Le silence s'installa. Les alpinistes se toisaient tous avec méfiance et crainte.

- Allons bon, si vous le voulez bien, nous continuerons ce Cluedo au refuge, gloussa nerveusement le guide en grattant sa barbe fournie. Seuls des yeux suspicieux lui répondirent. Clarisse éclata en sanglots.

- J'ouvre la voie, annonça le barbu, dépité.

Il descendit de la corniche, puis petit à petit, les autres suivirent, pressés de se mettre au chaud, et surtout en sécurité. Tout à coup, Clarisse sursauta :

-Qui est-ce qui assure la cordée ?

-Ne pense même pas à te proposer, rétorqua Antoine, acide.

Je m'avançait alors, timide :

-Moi je veux bien, si vous me le permettez...

Ils arrêtaient alors leur bataille de regard et me jaugèrent, surpris.

-mais bien sûr qu'on te le permet ma chérie ! C'est Clémentine, c'est ça ?

-Non, Élise.

- Oh, excuse-moi ma puce, eh bien Élise c'est d'accord, tu seras notre petit ange gardien, fit Clarisse, tapant dans ses mains. Antoine m'observait toujours.

Les dernières personnes descendirent chacune leur tour, et enfin, il ne restait plus qu'Antoine. Alors qu'il s'apprêtait à s'enfoncer dans le vide à la suite des autres, il releva soudain la tête et me jeta un regard empli de doutes. Il plissa les yeux et j'y vis passer un éclair de frayeur. Puis, secouant la tête, son visage reprit son masque impénétrable et il disparut.

Je me penchai alors, et vit mes compagnons agrippant la Corde, lien qui les maintenait en vie. Pour l'instant. Je sentis l'excitation monter en moi, tandis que je prenais le couteau caché au fond de mon sac. « Tous. Tous m'ignorent. ». Je commençait à entamer la corde. « Je suis ennuyante. J'ai un visage ennuyant. » Les alpinistes s'affolaient en bas. « Des paroles ennuyantes. Mes gestes sont ennuyants. Je suis ennuyante. » Leurs cris me parvenaient, je souriais. « Les gens oublient mon nom, ne me calcule pas. Je n'existe pas. » « Elise, arrête, on t'en supplie ! » Ah, maintenant, ils connaissaient mon nom.

Trop tard. Je tranchais le lien.

Une histoire qui finit bien



Un jour je suis allé avec ma classe dans un célèbre musée. Nous sommes entrés et notre guide nous a dirigés aussitôt vers la salle de l'art abstrait.

Là, un tableau a éveillé ma curiosité. Je me suis arrêté devant et je l'ai regardé attentivement. Il était vraiment très original. Sur ce tableau, il y avait un homme qui occupait tout l'espace, mais d'une façon très étrange. Devant son visage, il y avait un pigeon blanc qui était en train de voler. Cet oiseau cachait presque totalement les traits du visage de l'homme. De lui, on ne voyait qu'une oreille, la droite et le menton ! Par contre, sa tenue était celle d'un parfait gentleman. En effet, il portait un chapeau melon, une veste de costume noir, une chemise blanche au col blanc parfaitement amidonné et détail d'une grande recherche : une cravate rose ! Il semblait sortir tout droit de la city de la célèbre capitale anglaise. Je suis resté encore un moment à contempler le tableau. J'aimais son originalité. C'était la fin de la visite, nous sommes tous revenus dans notre lycée.

Une fois de retour à la maison, je me suis mis à raconter à ma famille ma visite au musée et je leur ai décrit le tableau qui m'avait impressionné...

Quelques jours après, j'étais avec ma mère dans un magasin d'antiquité pour essayer de trouver un petit meuble pour décorer notre salon. Tout à coup, j'ai vu là devant moi, le tableau que j'avais admiré au musée !

Bien sûr, c'était une copie ! Mais une très bonne copie. J'ai demandé à ma mère si je pouvais l'acheter. Elle était d'accord et quelques minutes plus tard, nous étions tous les deux dans le bus en route vers la maison.

Soudain, j'ai senti derrière moi un mouvement bizarre. Je me suis retourné et j'ai vu un homme qui descendait du bus avec mon tableau sous le bras.

Vite, j'ai appuyé sur le stop, tout en disant à ma mère de continuer jusqu'à la maison. Je me suis mis à suivre le voleur. C'était difficile parce qu'il marchait vite, mais j'ai réussi à ne pas le perdre et à voir exactement dans quelle maison il entrait. En me cachant pour ne pas être repéré, j'ai regardé par une petite fenêtre qui se trouvait là ce qui se passait : le voleur discutait au téléphone. Il se trouvait dans une très grande pièce dans laquelle il y avait beaucoup de tableaux.

J'ai sorti mon téléphone, j'ai photographié la scène, et je suis allé rapidement prévenir la police. Je leur ai raconté toute l'histoire et je leur ai montré les photos. Ils m'ont dit de rentrer chez moi, qu'ils s'occupaient, de tout.

Quelques jours après, le commissariat de Police m'a appelé pour me dire que tout était réglé et que je pouvais récupérer mon tableau. Ensuite il m'a remercié et m'a félicité pour mon comportement courageux. J'étais très heureux d'avoir retrouvé mon tableau et c'est avec un grand plaisir que je l'ai accroché au mur de ma chambre.

Mais cette histoire ne se termine pas là ! Dix ans se sont écoulés et je me retrouve maintenant dans le commissariat de mon quartier, responsable du service chargé d'enquêter sur un trafic d'œuvres d'art et plus particulièrement sur un vol de tableaux de Magritte, mon peintre préféré depuis la mésaventure de mon adolescence.

Le voleur de l'époque ne le saura jamais : d'une certaine façon, c'est grâce à lui si je suis devenu un très bon enquêteur, respecté par mes supérieurs et détesté par les trafiquants en tous genres !

Iurie Butuc

Seconde 02

Elève allophone de Mme Callède

Neiges éternelles



La montagne se dressait devant nous, fière et droite dans son épais manteau blanc. Elle nous envoûtait, nous attirait comme les choses dangereuses attirent si souvent l'homme.

Je pensais me contenter toujours de la regarder et pourtant, pourtant j'étais là, à son pied, équipé pour la gravir. Accompagné de quatre hommes j'avais fini par franchir le pas.

En premier, venait Joseph, le doyen, amant de la montagne dont le pic pouvait briser la plus dure des roches et la volonté venir à bout du plus indomptable des sommets.

Le deuxième de cordée était Henri, le plus jeune mais pas le moins téméraire. Amoureux de la nature, sa soif de liberté l'avait poussé très jeune vers les montagnes où il avait, disait-il « l'impression de s'évader ». De quoi pouvait-il bien vouloir s'évader ? Aucun de nous ne le savait car, à chaque fois que nous posions la question, il répondait « de tout » en soupirant, comme si ce fut la chose la plus évidente du monde.

Venaient après, discutant avec animation des bienfaits des chaussures en daim contre le froid, Jules et Jean, surnommés « les deux J » ou « les inséparables », deux alpinistes belges qui, je crois, devaient gagner un pari en gravissant cette montagne.

La montée fut rude. La cordée avançait à une cadence soutenue que je peinais à suivre. Plus l'ascension progressait, plus le froid se faisait mordant, gelant les bouts de peau qui avaient eu le malheur de n'être pas suffisamment couverts. J'étais glacé, j'avais faim, j'étais fatigué et le peu de pauses que nous faisons ne suffisaient pas à me reposer. Je me rendis vite compte que gravir une montagne était bien plus dur que je ne le pensais alors quand Joseph déclara « A quoi bon vouloir soulever des montagnes quand c'est si simple de passer par-dessus ? » je ne pus être qu'en désaccord avec lui.

Et alors que mes doigts, à moitiés gelés, cherchaient désespérément une prise, la seule pensée claire qui put traverser mon esprit fut que, plus jamais, je ne pratiquerais l'alpinisme.

Julien m'aida à monter sur le petit plateau qu'il avait repéré et où nous allions pouvoir reprendre un minimum de force en grignotant des gâteaux secs avant de continuer l'ascension.

Aucun bruit ne perturbait le silence dans lequel nous étions plongés.

Tous semblaient en transe devant la vue magnifique, oubliant momentanément la fatigue qui tirait nos muscles pour mieux admirer l'étendue de ce blanc parfait.

Tous, sauf Henri, qui arborait son air triste habituel.

-Le destin des montagnes doit être terrible, soupirât-il, elles sont obligées de contempler toujours le même paysage.

Jean soupira bruyamment

-Mais non ! Je te dis que c'est l'inverse !

- Mais pourquoi tu t'énerves !

- Je ne m'énerve pas ! Je t'explique !

Je retins difficilement mon rire afin de ne pas recevoir les foudres des deux belligérants. Joseph essayait de calmer le conflit mais l'étincelle d'amusement qui brillait dans ses yeux contredisait le ton de sa voix qu'il aurait voulu dur.

Peut-être était-ce quand j'ai vu cette étincelle disparaître que j'ai compris qu'il se passait quelque chose.

Il y eut un moment de flottement, nous attendions, regardant le haut de la montagne avec espoir. L'espoir d'avoir mal entendu, d'avoir rêvé ce grondement qui se faisait de plus en plus fort, qu'il n'existe que dans notre imagination. Bien sûr, ce n'était pas le cas.

Ce fut Henri qui brisa le silence, anéantissant le peu d'espoir qu'il nous restait, lâchant ce mot comme une bombe, de son ton si calme.

-Avalanche.

Le bruit assourdissant, la neige qui se précipite vers nous, les cris, la corde qui cède, le corps qui tombe.

Le silence. Plus que le silence et la fatigue.

J'ai froid.

Où sont les autres ?

Où est le haut ? Je ne vois plus rien.

Qu'est-ce qui se passe ?

Je vais mourir ?

Je ne veux pas mourir.

Mais je suis tellement fatigué...

Tellement fatigué...

Fatigué...

Charlotte Chapuis
Seconde 01
Classe de Mme Guilhem